

# Rêve party à Ibiza

Pas facile de perpétuer l'utopie hippie.  
Maintenir un mode de vie communautaire  
se fait au prix de quelques désillusions.

TEXTE ELODIE BARAKAT. PHOTOS VALENTINA RICCARDI/REDUX/REA



La plage de Cala Conta, à l'ouest, est l'un de ces coins de paradis qui font que l'on s'accroche à l'île. Là, les après-midi se partagent entre travail manuel et dorage de pilule.

**T**u veux voir un endroit magique? » Qui répondrait non? « Mais tu ne dis à personne où c'est! » Aucun danger. Au bout d'un chemin quasi impraticable,

le minuscule ruisseau entouré de rochers et de bambous est impossible à trouver. Ici, il fait frais même en plein été. Les pieds dans l'eau, on se passe une bouteille de bière et des olives aux anchois. « Il y a des sangsues dans l'eau? » On se moque, puis on laisse le bruit de l'eau habiller ce silence, inattendu en plein cœur d'Ibiza. Sur cette île, on prend le temps. C'est pour de tels moments que des idéalistes comme Moncho et Valentina s'accrochent aux Baléares.

Il y a deux ans, Valentina Riccardi, 24 ans, réalisait ici son projet photographique « No Rent ». Sur ses images, un mode de vie qui sent bon les années *flower power*. Car avant d'être le *dance floor* le plus fréquenté d'Europe, Ibiza était l'une des *place to be* hippies des années 1960 et 1970, au même titre que Goa, Katmandou, Kaboul ou le Maroc. Un San Francisco européen pour baroudeurs en mini van. Des gens en mal de liberté, de nature, d'amour, de communauté et de paix. Dans ce paradis à portée de main, Pink Floyd, Bob Dylan et Led Zeppelin ont laissé leur marque, avant que les Guetta ne triomphent.

## Construire sa propre maison, sans eau courante ni électricité

Quarante ans plus tard, sur la plage de Cala Conta, à l'ouest de l'île, Valentina se raconte devant les vagues colorées par le crépuscule. Cette Belgo-Italienne aux yeux couleur bleu azur est tombée amoureuse de l'île à 16 ans et y est revenue dès l'été suivant avec une amie. « Au début, on dormait où l'on pouvait, le plus souvent sur la plage. On a rencontré beaucoup de gens – artistes, artisans, musiciens, saisonniers – qui vivaient au jour le jour. » Elle a aussi rencontré Moncho. « Il nous a fait venir à Can Mestre, une grande maison abandonnée où plein de gens s'étaient installés. J'arrivais de la ville, je ne m'attendais pas à ce que quelque chose de ce genre existe. Vivre en communauté, dans la cambrousse, construire sa propre maison, sans eau courante ni électricité, avec la douche à l'extérieur... »

Sur les traces de ce doux rêve, retour à Can Mestre, « la maison du maître » en catalan. Une grande *finca* – bâtisse rurale typique d'Ibiza, aux murs larges d'un mètre, enduits »

» de chaux blanche – qui appartient à un vieux lord anglais. Perdu au milieu des bois, oublié par son propriétaire et squatté pendant trente ans, l'endroit est vide depuis octobre dernier. L'octogénaire voulait y finir sa vie. Alors, il a demandé à la trentaine de squatteurs – couples, familles ou célibataires – de bien vouloir le libérer. Mais sa santé se dégradant, il a fait stopper les travaux. Ça et là, des murs ont été démolis. Les habitants sont partis en laissant leur empreinte : des jouets d'enfants, du mobilier, le socle d'un tipi, les ruines de toilettes sèches, de vieux panneaux solaires, un poulailler aménagé dans une carcasse de voiture, un lave-linge fonctionnant sur pédalier, etc.

« Chacun avait son espace mais vivait avec le souci des autres », se souvient Moncho, le regard morne face à ces vestiges. « Ceux qui avaient des voitures les laissaient en bas du chemin pour ne pas déranger la communauté. Parfois, on partait à deux ou trois faire les poubelles des supermarchés. On récupérait tout ce que les types jetaient sous prétexte que ce n'était pas vendable, et on se faisait des festins pour trente personnes ! »

Lui n'avait pas 20 ans lorsqu'il a quitté Madrid et ses études d'architecte d'intérieur. Depuis 2004, il passe la saison d'été à Ibiza

et, l'hiver, il alterne entre famille et voyages. Valentina et lui envisagent de s'y installer définitivement. Il vit de petits travaux : jardinage, bricolage, peinture... « J'ai cherché un mode de vie qui me maintienne actif, physiquement et intellectuellement, sans avoir à rentrer dans la routine et ses contraintes. En voyageant, j'ai découvert comment contourner le système consumériste, capitaliste et souvent corrompu. Les gens les plus simples vivent de leur terre, aident leurs voisins, se nourrissent de ce qu'ils cultivent. » Moncho n'est pas un ayatollah de la vie simple : « Si mes gosses veulent être avocat, médecin, vivre en ville, tant mieux ! Moi, mon rôle, c'est de leur donner de bonnes choses à manger et de bonnes bases. Le poulet, ça ne sort pas du congel. »

Roots, réacs, hippies... Selim n'aime pas les labels. Arrivé sur l'île en 1968, il est de la « vieille » génération. Il ne veut ni donner son âge, ni être photographié : « Je suis vieux et moche, ça n'a aucun intérêt. » Sous son panama usé, sur la plage de Benirras, au nord

**« Si mon gosse veut être avocat, vivre en ville, tant mieux. »**



« On vient souvent ici passer la soirée et profiter du coucher du soleil », raconte Valentina. « Ici », c'est la plage de Cala Conta.

de l'île, il plonge dans ses souvenirs entre deux calamars frits et quelques verres. Ici se déroulaient les Full Moon Parties, pendant lesquelles on dansait toute la nuit sous les étoiles. Aujourd'hui encore, on s'y réunit le dimanche pour profiter ensemble du coucher du soleil au son des percussions. « On ne s'est jamais appelés hippies. » D'après lui, l'appellation est venue des Américains, « très forts en marketing ». « Hippies » est dérivé de « hipsters », leurs ancêtres de la Beat Generation. « Ils se sont nourris des autres cultures, du taoïsme, de l'hindouïsme... et ont enrichi la leur de conscience environnementale, de désir de paix, de liberté d'expression... Ce n'était pas une idéologie, c'était une attitude. »

**« Il y a bien plus de drogues et de sexe dans les boîtes que chez nous »**

Une attitude faite de sexe débridé et de drogues au petit déjeuner ? C'est ce que raconte le film *More* – tourné en 1969, année érotique – et dont Pink Floyd a signé la BO : l'histoire de deux amants qui se perdent dans la drogue alors qu'ils vivent l'expérience hippie à Ibiza. Mais Selim met les choses au clair : « A notre époque, le corps cessait d'être un péché. Il y a bien plus de drogues et de sexe dans les boîtes sur la côte qu'il y en a jamais eu chez les étiquetés hippies ! » Désormais, on se bat moins pour la liberté d'expression, plus pour la protection de l'environnement. C'est le même refus du système en place. « A chaque génération ses problématiques. »

Elena a 38 ans, des boucles brunes et des taches de rousseur. On lui en donnerait moitié moins si sa peau n'était pas plissée par le soleil. Elle aussi a vécu à Can Mestre, dans la baraque du lord anglais, avec Moncho et Valentina. « Pendant un mois, je me suis installée sous un tipi dans les bois. J'avais trouvé un bébé hérisson, je pensais qu'il y serait plus dans son élément. Un matin, il a disparu. Alors, je suis revenue dans la maison. » Mais l'utopie, ça va un moment. Depuis deux ans, elle loue une *finca* à un paysan près de San Lorenzo. Elle y apprécie le confort qui lui manquait à Can Mestre, électricité et eau courante en somme, et la vie en petit comité : « On était trop, c'était difficile d'avoir un peu d'indépendance, c'était parfois conflictuel. »

« Ce que j'apprécie le plus, plus que le lait chaud ou le fromage, c'est de me lever tous les matins pour traire les chèvres. » L'expression « sentir le bouc » a sans aucun doute été créée pour celui qui vit ici. Il y a aussi un pou-

lailler, quelques ruches et un potager. « Tout le monde participe, pour les animaux, le potager, l'entretien de la maison... Pas besoin de planning. Dès que quelqu'un se rapproche de la nature et s'achète une chèvre, on le classe comme hippie. Mais finalement, c'est ce qui se fait depuis toujours, non ? »

Ils sont une dizaine sur le terrain, entre la maison, les cabanes et les camionnettes. Juampi est saisonnier dans un restaurant. Avant, il travaillait dans un cabinet d'architectes à Madrid. Un jour, il s'est dit : « Je peux pas passer ma vie à bosser dans un bureau. » Et il a tout plaqué. Il y a aussi Moi (prononcez « moi »), qui revient tout juste d'Andalousie après quinze jours de sueur et de belle étoile avec quelques potes dans un champ d'oliviers cédé par le proprio : face aux géants du secteur, pas la peine de se donner du mal. Moi a ramené 120 litres d'huile d'olive giga vierge qu'il troque par-ci par-là. Il ne sait pas encore où il va bosser cet été.

Au creux d'un vallon difficilement « GPSable », on tombe sur un étang artificiel. En moins de temps qu'il n'en faut pour le dire, tout le monde se retrouve à poil. « Avant, on venait ici à quinze ou vingt, et on passait la journée à fabriquer des bijoux, des vêtements et d'autres objets qu'on vendait sur les marchés, me raconte Anna, 31 ans. Aujourd'hui, les gens dépensent moins et ne valorisent pas le travail manuel : pourquoi dépenser 4 euros quand on peut payer 2 euros pour un truc fait en Chine ? » Les marchés hippies attirent toujours les touristes, cependant l'artisanat local est rare, écrasé par la concurrence des babioles asiatiques. La crise ne touche pas que le macramé. En Espagne, le chômage atteint 52 % des moins de 25 ans. Le manque de revenus pousse à trouver d'autres solutions.

**Ce paradis-ci s'accompagne d'une protection sociale**

Quand elle ne s'occupe pas des chèvres, Elena donne des cours de yoga et d'espagnol. Été comme hiver. Mais ce n'est pas le cas de tout le monde. Anna, comme beaucoup, passe ses étés sur l'île et voyage l'hiver, le plus souvent en Inde ou en Amérique du Sud. « Ici, tu fais ton argent pendant les six mois de l'été. La population passe du simple au triple selon la saison. Si tu règles pas tout en été, l'hiver c'est compliqué. Même ici, il fait plus froid et humide, c'est plus difficile de se loger. » Le logement gratuit, c'est une vieille histoire. Parmi les anciens de Can Mestre, »



Can Mestre, propriété perdue dans les bois, abritait encore l'année dernière une communauté d'une trentaine de personnes. Entre yourtes, tipis et campements. En haut, les toilettes sèches.





Lorsque André se retrouve veuf, il quitte sa *finca*. Il autorise alors Anna et trois amies à elles à s'y installer gratuitement. « Elles ont redonné vie à la maison. »

» beaucoup louent ou ont acheté, seule alternative à l'instabilité du gratuit. Valentina et Moncho, par exemple, cherchent à construire leur petit cocon. « On a envie de faire des choses pour nous, pas toujours pour 20 000 personnes, et de faire des efforts pérennes, ne pas construire quelque chose dont on peut être chassé à tout moment... »

Et pour cause. Le couple avait passé un accord avec un « ami » propriétaire. Travaux contre dodo. Mais le chantier fini, l'homme les a informés qu'ils n'étaient plus les bienvenus. Moncho l'a mauvaise. A l'heure qu'il est, ils ont posé leur tipi et leur camionnette chez une amie, pour un mois. Et après ? Ils rêvent de peu, une vieille bicoque à retaper, un bout de terrain dans ce coin de paradis où Moncho pourrait construire sa grange. Mais à Ibiza, c'est pas gagné. Les prix de l'immobilier sont plus élevés de 192 % par rapport à la moyenne espagnole, des prix assez proches de ceux pratiqués à Paris. Face au

bétonnage intensif, les autorités interdisent de diviser un terrain en dessous de trois hectares, ce qui ne joue pas en faveur des petits budgets. « Si l'on doit se résoudre à aller ailleurs, on partira », précise Moncho. Mais l'avantage de ce paradis-ci, il le sait, c'est qu'il s'accompagne d'une protection sociale.

Dans les années 1970, on pouvait trouver une *finca* pour une poignée de pesetas. Les paysans locaux cédaient volontiers ces demeures dont ils ne savaient que faire aux nouveaux arrivants, des rois du pétrole débarqués sur des Baléares livrées à elles-mêmes par la dictature franquiste. André en sait quelque chose. Ce Breton de 66 ans, qui porte sa moustache à la Dalí, a d'abord loué la sienne pour une vingtaine d'euros par mois. Puis le proprio la lui a cédée, à condition d'avoir une place toujours dispo. Sympa comme deal. Et comme André aussi est un mec sympa, il a laissé Anna et quelques amies s'y installer lorsqu'il a quitté l'endroit après le décès de sa femme.

Depuis un an, il y vit de nouveau avec ses chiens, ses chats, leurs puces. « J'ai trouvé ici le *mixing pot*, l'esprit libertaire *open minded* et un peu anar que je cherchais. Cet état d'esprit

est encore là, mais il faut sortir des sentiers battus pour le retrouver. » Si énergie, vibration, harmonie, symbiose... sont des mots qui reviennent souvent, eux ne sont pas « perchés ». Tous ont un téléphone, tous utilisent internet, beaucoup ont fait des études et grandi en ville. André sert des graines et du kéfir (sorte de lait de chèvre fermenté) à l'apéro mais tient un café très bien situé, en plein centre du vieil Ibiza.

Jam Party à Santa Eulalia, au nord de l'île : c'est soirée Ibiza Word Peace Action. Cor, 41 ans, hollandais, mi-rastaman, mi-viking, est arrivé il y a juste une semaine. C'est sa première fois à Ibiza et il est content du voyage. Combien de temps reste-t-il ? « C'est Jah qui décide. »

Dernier jour sur l'île. A l'hôtel, deux Lituanienues en quête de soleil affichent un code couleur indiquant que tout UV supplémentaire est exclu. Que vont-elles faire ? « La fête ! » Elles sont bien tombées, demain, toutes les boîtes de l'île vont ouvrir leurs portes pour le début de la saison. Les clubbeurs débarquent déjà pour voir David Guetta astiquer ses platines au Pacha, club mythique d'Ibiza. Un rêve chasse l'autre. ♦

## Tous possèdent un téléphone et se servent d'internet.



A Es Brol, au bord d'un étang artificiel niché dans un vallon, Moncho me raconte comment il est arrivé là, et pourquoi il veut y rester.